

gémissait sur la perte de la liberté, et proposait divers moyens pour la rétablir. Cette lettre, interceptée par le gouvernement, fut mise sous les yeux du roi, qui ordonna que Porlier serait arrêté sur-le-champ, et conduit au fort de San-Anton en Galice, pour y être détenu comme prisonnier, pendant un espace de temps qui ne fut pas déterminé.

Tous ceux à qui les excès du nouveau gouvernement avaient fait prendre parti parmi les mécontents, s'empressèrent d'aller rendre visite au général, et lui communiquèrent les projets que formaient depuis long-temps les meilleurs citoyens, pour s'affranchir d'un joug qui devenait de plus en plus intolérable. Il y souscrivit avant qu'on lui eût encore indiqué quel serait le chef du projet qui lui était annoncé. Ce chef était Lacy, capitaine général de la Galice, qui venait alors d'être mandé à la cour, pour s'expliquer sur les accusations qui s'élevaient contre lui, et les projets qui lui étaient imputés. En quittant la Galice pour obéir aux ordres qui l'appelaient à Madrid, Lacy avait déclaré qu'on pouvait compter sur lui pour se mettre à la tête de l'insurrection; mais le gouvernement de Ferdinand ayant jugé à propos de révoquer ce général de ses fonctions de Capitaine géné-

ral de Galice, et de l'envoyer en quartier (1) à Valence, dès lors, toutes les communications entre la Galice et lui s'étant rompues par l'extrême sévérité avec laquelle le gouvernement surveillait les correspondances, tous les yeux se tournèrent sur Porlier, pour lui succéder dans les desseins formés par les amis de la liberté. Celui-ci accepta sans réserve les propositions qui lui furent faites; et dès lors il ne fut plus question que de s'assurer des dispositions des chefs des corps qui avaient été sous ses ordres, et qui étaient alors dispersés sur plusieurs points de la Castille et des montagnes de Santander. On trouva le moyen d'instruire Lacy de tout ce qui se passait; et on l'invita à seconder, de son côté, les efforts qu'on allait tenter en Galice. Sur ces entrefaites, arriva dans ce pays la nouvelle d'un mouvement qui venait d'éclater à Cadix; cette circonstance décida les bons citoyens de Castille, de Galice, de Valence, et de Catalogne, à tenter un soulèvement par lequel ils espéraient intimider le gouvernement, en faisant connaître leurs forces; tout était prêt pour l'exé-

---

(1) Cette expression répond à peu près en espagnol au mot français *en disponibilité*.

ention de ce plan, lorsqu'on apprit le débarquement de Napoléon à Cannes ; dans la crainte de paraître d'intelligence avec celui qu'ils considéraient comme l'opresseur de leur patrie et de la liberté, les citoyens se réunirent, et, d'un accord unanime, déclarèrent : « Que les » plus justes motifs leur faisaient un devoir » de ne pas lier l'exécution de leur plan à l'é » vénement dont toute l'Europe était alors » occupée. » Pour donner une juste idée de l'esprit qui animait, à cette époque, le gouvernement espagnol, il n'est pas inutile de rapporter une circonstance qui serait à peine croyable, si tout ce qu'il y a de plus ridicule et de plus absurde ne trouvait quelquefois place dans la tête de certains ministres, et si elle ne donnait une idée de l'apathie et de la faiblesse qui présidaient alors aux délibérations du cabinet de Madrid ; un membre de ce cabinet (M. de Cevallos) proposa sérieusement : « Qu'après avoir inutilement employé tous les » moyens de salut, on mit l'Espagne sous la » protection de la Vierge. » Quel que fût encore le fond d'idées superstitieuses répandu dans la multitude, on rit généralement de cette proposition, et l'armée, qui trouvait d'autres ressources dans son patriotisme et dans sa valeur,

l'accueillit avec toute l'indignation et tout le mépris qu'elle devait exciter parmi des braves. Bientôt les corps qui devaient opérer la révolution politique, furent envoyés sur la frontière pour s'opposer à une invasion, à laquelle Napoléon était toutefois bien loin de songer; mais, peu après, l'issue de la bataille de Waterloo vint mettre fin aux alarmes du ministère espagnol. Cependant Porlier était toujours prisonnier à San-Anton. Quatre bataillons et une batterie d'artillerie, sur lesquels les amis de la patrie pouvaient compter, composaient alors toutes les forces de la Galice. Sous prétexte d'aller prendre les bains, Porlier sollicita et obtint une liberté provisoire. Si cette demande eût été refusée, sa délivrance par la force était certaine, et peut-être cette circonstance eût-elle été un bonheur, en produisant sur-le-champ un grand mouvement qui, probablement, eût électrisé tous les esprits et entraîné tous les cœurs. A peine en liberté, Porlier se mit à la tête du soulèvement produit par l'unanimité des vœux des citoyens et de l'armée. Le 21 septembre 1815, il publia un manifeste adressé à la nation (1), et le même jour, par une pro-

---

(1) Voyez pièces justificatives.

clamation aux soldats, respectueuse envers le Roi, mais pleine de dévouement à la constitution, il déclara : « qu'il prenait les armes pour rendre la liberté à la patrie. » En même temps les cinq autorités de la Corogne, les seules de toute la Galice sur lesquelles on ne pût pas compter, furent mises en arrestation par ordre du général; la constitution fut proclamée, aux acclamations des habitans; et le soir, la ville fut spontanément et unanimement illuminée. A peine les chefs des troupes en garnison à Santiago, eurent-ils appris cet heureux événement, qu'ils envoyèrent à la Corogne deux officiers déguisés en paysans, pour demander deux cents hommes avec lesquels ils étaient assurés de décider le reste de la garnison de cette ville. Cependant, l'archevêque de Santiago, les chanoines, et le commandant Pezzi, Italien de naissance, mais étranger aux nobles sentimens d'indépendance qui ne cessent d'animer sa patrie, se réunirent au premier bruit, et, à force de prières et de menaces, parvinrent à faire déclarer une partie des troupes en faveur de la tyrannie. Aussitôt, sans perdre un instant, ils publièrent un ordre du jour dans lequel ils désignent Porlier et ses amis, comme des factieux et des traîtres. Ils s'avancent sur la route, et

arrêtent, avec deux pièces de canons, un bataillon qui allait se réunir au général. Pendant ce temps, l'archevêque et Pezzi font distribuer leurs proclamations; mais la troupe reste encore incertaine sur le parti qu'elle doit prendre. Instruit de tout ce qui se passe, Porlier, néanmoins, n'abandonne pas son projet, et part, le 24 septembre, à minuit, avec 800 hommes et quatre pièces d'artillerie. Cependant, dans l'intervalle du 21 au 24, les chanoines, les agens de la cour et leurs nombreux complices, avaient distribué des sommes considérables d'argent aux troupes. N'ayant rien pu obtenir des officiers, qui restèrent constamment fidèles à l'honneur et au devoir, ces misérables parvinrent à séduire un petit nombre de sous-officiers; mais c'était plus qu'il ne leur fallait pour assurer l'exécution du plan qu'ils avaient conçu. Arrivé à une distance de trois lieues des troupes royales, Porlier fit faire halte à ses soldats, et entra lui-même, avec plusieurs de ses officiers, dans une hôtellerie voisine pour y prendre quelque repos. A deux heures de la nuit du 25 au 26 septembre, un bruit confus s'élève dans le camp; quelques voix se font entendre : « vive » *le Roi, notre Seigneur, à bas les traîtres.* » A ce cri, qui indiquait assez de quel côté était

la trahison , et quels étaient les corrupteurs , un misérable nommé *Chacon* , sergent de marine , paraît à la tête de 60 grenadiers qui entrent dans la maison ; plusieurs officiers sont tués en se défendant ; l'infortuné *Porlier* , à moitié nu , avait sauté par une fenêtre et s'était caché entre quelques arbustes où il fut bientôt découvert et saisi. Enchaîné avec ses amis , ils furent traînés dans les cachots de l'inquisition , d'où ils ne sortirent que pour aller à la mort. Près de monter à l'échafaud , *Porlier* écrit à sa femme une lettre touchante , dans laquelle il la prie de faire graver cette épitaphe sur son tombeau :

« Ici reposent les cendres de D. Juan Diez *Porlier* , ancien général des armées espagnoles. Il fut heureux dans tout ce qu'il entreprit contre les ennemis extérieurs de sa patrie , et mourut victime des discordes civiles. Hommes sensibles à la gloire , respectez les cendres d'un patriote malheureux. »

Nous ne nous arrêterons pas sur l'horrible procédure qui conduisit à la mort un général estimé et d'excellens citoyens. Elle est connue de l'Europe entière , à qui elle a inspiré une horreur unanime contre le gouvernement sanguinaire qui opprimait alors l'Espagne , et faisait la honte de l'humanité. Honneur à la

courageuse assemblée qui, en plaçant Porlier et Lacy au premier rang des citoyens qui ont bien mérité de leur patrie, a si noblement fait la part des victimes : mais qu'elle n'oublie pas qu'il lui reste encore un devoir sévère, mais non moins sacré à remplir : c'est de faire aussi la part de la justice !...

La malheureuse issue de la conspiration de Porlier ne découragea pas les amis de la liberté ; on attribuait généralement cette déplorable catastrophe au caractère trop confiant, et à l'imprudente franchise de l'infortuné général, qui n'avait pas su préserver son armée des séductions des chanoines de Santiago ; et quoique, depuis cette époque, la tyrannie eût multiplié ses agens sur tous les points de la Péninsule, et révoqué tous ceux d'entre eux sur lesquels elle ne croyait pas pouvoir compter absolument, les hommes courageux qui avaient résolu de périr en se dévouant à la sainte cause de la patrie, proportionnèrent leur énergie et leurs efforts à la violence de leurs persécuteurs, et comprirent enfin combien il leur importait de placer leur confiance dans des chefs militaires, déjà connus par leurs services, estimés de la nation, et chers à l'armée. Sous ce double rapport, les hommes que distinguait alors l'opi-

nion publique, étaient les généraux Lacy, et O'Donnel, comte de l'Abisal.

Ces deux chefs s'étaient brouillés, sans se connaître personnellement, quand ils commandaient deux armées qui agissaient simultanément dans l'Est de la péninsule, à l'époque de la guerre contre Napoléon. Une rivalité malheureuse s'était établie entre eux; et lorsqu'il ne s'agissait que de concourir au salut de l'état par une parfaite unanimité de sentimens et d'opérations, l'amour-propre, plus puissant que la voix de la patrie, avait jeté entre ces deux hommes les germes d'une haine qui, dans les circonstances actuelles, pouvait devenir funeste à la cause de la liberté. On savait même que des circonstances postérieures avaient augmenté cet éloignement. Lacy, impétueux, franc, loyal, avait, après le retour de Ferdinand, désapprouvé, avec un courage digne de son noble caractère, les mesures qu'on avait embrassées pour détruire le système constitutionnel adopté par l'Espagne. Sans espoir de ramener à ses sermens et à ses véritables intérêts un prince auprès duquel la vérité avait perdu tout accès, et qui s'enfonçait tous les jours davantage dans l'abîme que l'ignorance, l'adulation et le fanatisme avaient creusé sous

ses pas, il s'était retiré à Barcelone (1) où il ne cessait de s'occuper des moyens de rétablir les institutions que le despotisme avait renversées par la violence. Il avait entretenu des correspondances avec Porlier; on a vu qu'il avait long-temps agi de concert avec lui; mais quand l'explosion de Galice avait eu lieu, rien n'était encore prêt dans la Catalogne. Tous les soins de Lacy durent donc être alors de soustraire à la connaissance du gouvernement les intelligences qui avaient existé entre lui et le malheureux général qui venait de périr victime de la plus infâme procédure. Il parut y avoir assez bien réussi; et soit conviction, soit manque de preuves, soit que le gouvernement ne se crut pas encore assez fort pour frapper un coup d'état de cette importance sur un des généraux qui avaient rendu

---

(1) Il est à remarquer, pour éclaircir ce qui a été dit précédemment sur le lieu de la résidence de Lacy, que ce général, après avoir obtenu du roi l'autorisation de se rendre en Catalogne, reçut en route un contre-ordre pour revenir à Valence, où une instruction fut dirigée contre lui, à raison de l'adhésion qu'il avait donnée au système constitutionnel; le procès jugé, Lacy était revenu en Catalogne.

d'aussi éminens services à la cause de l'indépendance nationale ; soit enfin qu'il ne pensât pas que l'instant d'agir fût encore arrivé, Lacy, qui avait ajourné ses projets, et qui s'était rendu à Madrid pour se concerter avec ceux qui pourraient en hâter l'exécution, jouit d'une grande sécurité dans cette capitale où son séjour demeura ignoré, quoique son départ de Catalogne n'eût pu l'être.

Le général O'Donnell se trouvait alors dans cette ville. Nommé capitaine général de l'Andalousie depuis le rétablissement de Ferdinand, il avait embrassé et servi avec chaleur, dans ces fonctions, la cause du despotisme. Ambitieux, mais souvent imprévoyant, il avait dépassé, plus d'une fois, dans l'exécution des mesures de rigueur prescrites aux capitaines généraux, les instructions même de la cour ; et la ville de Cadix tremblait sous son pouvoir. Afin de se concilier de plus en plus la confiance et la faveur du gouvernement, il fit publier par ses créatures qu'on devait à ses soins et à son activité la découverte d'une conspiration dirigée contre l'autorité royale, mais qui n'avait probablement existé que dans son imagination. Au milieu d'une nuit il fit battre la générale, établir deux pièces de canon dans une belle

place qui sert de promenade aux paisibles habitans de Cadix , et installer une grand-garde de cavalerie dans un des cafés qui ornent cette place. Pour donner plus de vraisemblance aux bruits qu'il avait fait répandre , O'Donnel avait eu soin de s'assurer de la personne de plusieurs citoyens dont la haine pour la tyrannie était plus particulièrement connue. Il exila les uns, jeta les autres dans les prisons, et se rendit à Madrid pour y solliciter le prix du grand service qu'il venait de rendre, et sur lequel la cour, qui croyait alors avoir besoin de lui, et quelle que fût son opinion sur les faits qu'il avait dénoncés, voulut bien ne pas se montrer difficile. Cette inexplicable conduite n'effraya pas les amis de la liberté ; ils persistèrent à ne voir dans les démarches d'O'Donnel qu'un plan profondément combiné pour dissimuler ses vrais sentimens. Leur confiance fut toujours la même. Ils entrèrent en négociation avec lui, lui rappelèrent l'enthousiasme avec lequel il avait, l'un des premiers, prêté serment à la constitution, et réussirent à l'enchaîner tout-à-fait à eux par les mêmes expressions dont il s'était servi lui-même, lorsqu'il avait annoncé à l'armée qu'il commandait la promulgation du code politique. Enfin, après de nouveaux pourparlers,

dans lesquels il se montra fermement résolu à embrasser la cause nationale, on obtint de lui qu'il se réconcilierait avec Lacy, lequel, de son côté, toujours disposé à sacrifier ses ressentimens à l'intérêt de la patrie, accueillit avec empressement toutes les ouvertures qui lui furent faites, et témoigna une joie aussi vive que sincère d'acquérir dans O'Donnel un ami utile, dévoué aux mêmes intérêts, et dont l'influence pouvait être d'un si grand avantage à la cause commune.

Cette réconciliation, à laquelle les amis de la liberté attachaient avec raison un si haut degré d'importance, eut lieu à Madrid, dans une réunion nombreuse, et fut précédée par l'initiation du général O'Donnel. Cette circonstance est trop étrange, elle peint d'une manière trop frappante le caractère de cet homme, qui, après avoir causé de si grands malheurs à l'Espagne, a pris une part si décisive aux derniers événemens qui lui ont rendu la liberté, pour ne pas mériter une attention particulière. Certes, ce ne fut pas un spectacle ordinaire pour l'observateur attentif, que celui d'un ancien agent du despotisme; de l'homme qui, naguère, était le persécuteur de qui-conque pensait à rétablir, dans sa patrie, la

constitution acceptée et jurée par elle : introduit, presque nu et les yeux bandés, au milieu d'un grand nombre de personnes, dont il ne connaissait ni les noms ni la qualité, mais dont il ne pouvait ignorer que plusieurs avaient à lui reprocher les rigueurs exercées contre des amis, des parens, et peut-être contre elles mêmes. Ce fut cette confiance, qui, pouvant le perdre, le sauva, en inspirant une parfaite sécurité dans ses intentions à venir, comme elle semblait interpréter d'une manière favorable les motifs de sa conduite passée. Un jeune capitaine d'artillerie (de ce corps dont le courageux et patriotique dévouement a contribué depuis si puissamment à la liberté de l'Espagne) présidait la séance. Il fit connaître au prosélite « qu'il ne s'agissait pas d'une vaine cérémonie; qu'on exigeait de lui le serment de servir la cause de la liberté, avec autant et plus de zèle qu'il n'en avait mis à la poursuivre; que la moindre indiscretion ou rétractation serait punie de mort, par des moyens assurés que la société avait à sa disposition; enfin, que s'il se repentait de s'être engagé si avant, il était encore temps de reculer; et que, dans ce cas, on n'exigeait rien autre chose de lui que la réserve qu'on avait lieu d'attendre d'un mili-

taire et d'un homme d'honneur. » O'Donnel n'hésita point : il déclara qu'il persistait dans les résolutions qui l'avaient amené dans l'assemblée ; justifia comme il put la conduite qu'il avait tenue à Cadix ; l'expliqua par la nécessité où il avait été de dissimuler ses vrais sentimens aux yeux de la cour ; s'engagea , par les sermens les plus sacrés , à concourir de tous ses moyens au rétablissement de la liberté ; et demanda avec empressement d'être initié à des mystères qui lui étaient encore inconnus.

A l'instant où la lumière lui fut rendue , il vit Lacy , qui se précipita dans ses bras ; « Tout est oublié , » s'écria ce brave général , « les mêmes sermens nous lient , nous marcherons au même but : la liberté de la patrie. » — Oui , » répondit O'Donnel , « soyez le premier , c'est un honneur qui vous est dû : mais je serai le second , et je me sou mets à tout ce que mes nouveaux amis exigeront de moi. » Aussitôt après que ce serment eut été reçu par l'assemblée , elle se réunit dans un banquet fraternel , où des toasts multipliés ratifièrent les sentimens qu'on venait d'exprimer. Celui que porta O'Donnel fut : « Au succès de la révolution par laquelle le général Lacy doit rendre la liberté à l'Espagne. » Pour se faire une juste idée de

l'esprit qui régnait alors parmi les citoyens et la plupart des corps militaires , il suffira de remarquer que tout ceci se passait dans le quartier le plus bruyant et le plus populeux de la capitale; non loin de la garde , et à une époque où les délations avaient rempli les cachots de victimes!

Ce fut peu de temps après la séance mémorable que nous venons de rapporter, que le général Lacy partit pour se rendre à Barcelone, où il allait s'occuper de réunir tous les moyens propres à réaliser le vaste projet qu'il avait conçu, et dans lequel il avait pour coopérateurs tout ce que la Péninsule comptait de citoyens éclairés , courageux , et amis de la patrie.

Il s'était retiré, depuis quelque temps , dans un village de la Catalogne, appelé Caldeta, où il prenait les eaux minérales, lorsque , se croyant bien instruit par les diverses correspondances qu'il entretenait dans les provinces, de l'état de l'opinion publique, il jugea que le moment de lever l'étendard de la liberté était enfin arrivé. Le premier confident de son projet fut le lieutenant colonel Quer, en qui il avait remarqué, depuis quelque temps, une analogie de sentimens qui le lui rendait cher , et qui commandait en second un bataillon de troupes légères, placé dans un village prochain. Ce brave militaire communi-

qua le plan aux autres officiers, excepté au colonel, dont on se défiait, et les décida facilement à prendre part à une entreprise dont le but était de rendre la liberté à la patrie, et qui devait les couvrir de gloire. On commença donc, en conséquence, à préparer l'esprit des soldats à l'exécution du plan arrêté. Pendant ce temps-là, Lacy communiquait ses plans au général Milans, patriote dévoué et courageux, et à tous ceux d'entre ses amis qui étaient en garnison à Barcelone, ou dispersés sur divers points de la province. Les réponses qu'il recevait tous les jours, pleines du plus ardent patriotisme et du courage le plus exalté, ne lui laissaient aucun doute sur le succès de ses projets, en lui prouvant de plus en plus que l'esprit de la Catalogne et celui de l'Espagne, toute entière, étaient merveilleusement disposés en faveur de la grande entreprise qu'il méditait. Tout avait réussi selon ses souhaits, dans le bataillon auquel les premières ouvertures avaient été faites, lorsque deux des officiers qui venaient de prêter, avec l'apparence du plus vif enthousiasme, le serment de sacrifier, s'il le fallait, leur vie au triomphe de la plus sainte des causes, conçurent et exécutèrent l'infâme dessein de dénoncer les amis auxquels ils s'étaient

